

Guy de Repentigny

12 mai 1918 - 29 septembre 2003

Mon cher papa,

Avant de te laisser partir, je voudrais, à la première personne, mais avec Maman à mes côtés et en fait aux noms de Louise (toujours aussi présente) et de Muriel, aux noms de Marc et d'André t'adresser quelques mots d'adieu.

On n'aime jamais assez ceux qu'on aime et l'on ne prend pas suffisamment de temps pour leur dire.

Il est maintenant trop tard.

Pourtant, j'ai à maintes reprises imaginé ce dialogue avec toi, mais certainement par pudeur, j'ai considéré que nous avions du temps devant nous et j'attendais qu'un moment parfait se présente ...

C'est Noël et nous descendons dans le salon pour ouvrir nos cadeaux, ce souvenir est fixé sur une diapositive, nous sommes les cinq dans l'escalier, l'excitation est à son comble ; chacun tient son rang, tu resteras un moment avec nous à profiter de notre bonheur, en retrait assis sur le fauteuil près de la cheminée.

Combien de fois, je suis venue te rejoindre dans ta bibliothèque, nous échangeons quelques mots et je prétextais le linge à sortir de la laveuse ou des longueurs à faire dans la piscine pour écourter la conversation. Comme beaucoup d'autres, j'ai laissé passer ce moment.

C'est l'été, nous partons pour Cape Cod, un vrai déménagement que Maman a préparé de longue date, la voiture est bondée, nous sommes tous excités de retrouver ses moments de bonheur. Puis en 1970, réunis tous les sept tu nous feras partager ta passion pour l'Europe et ses Musées : Londres, Rome et Paris.

Pendant ton séjour à l'hôpital, il était déjà trop tard, malgré ton énergie, ta détermination, je ne pouvais m'empêcher de penser aux humiliations de ta dépendance physique, j'ai préféré le silence. Pourtant, aux soins intensifs, je t'ai fait la barbe et pour te faire les ongles, j'ai tenu ta main dans la mienne.

Le dimanche, pendant que maman préparait le repas, nous jouions avec toi dans ta bibliothèque, tu nous donnais un titre de roman ou un auteur et nous nous empressions de retrouver l'ouvrage que tu nous désignais.

Nous avons été voir ensemble l'exposition Vuillard puis mangé au restaurant du Musée juste avant ton intervention chirurgicale, je t'ai certainement accablé avec mon travail ou mes récits sur les filles, mais j'en conserve un beau souvenir.

Toute la famille arrive à Senneville, Maman est la première à nous accueillir les filles l'embrassent, Jean descend les valises, tu te tiens dans l'embrasure de la porte qui sépare la cuisine et l'entrée, tout sourire. Les valises sont maintenant entassées au pied de l'escalier, il faut sortir les cadeaux, remettre « à qui de droit » le cognac et les bouteilles de vin. Nous ferons le tour des pièces pour identifier les changements et chercher la nouvelle acquisition que tu évoquais dans l'une de tes lettres, j'aurai mille choses à faire et j'éluderai tes questions sur le choix de l'œuvre, sa position sur le mur et son rapport avec les autres toiles.

Je sais l'attention que tu portais à chacun de nous, à tes petits-enfants, à Maman, sans marquer ni préférence ni indifférence. Je vous revois tous les deux à Paris, Maman détachée des contraintes domestiques et toi heureux de pouvoir encore une fois retourner au Louvre ou d'inviter ton neveu Pierre à manger avec nous.

Je me garderai bien de juger, je sais que la vie est difficile et qu'elle est loin d'être à la mesure de nos espérances. Dans tous les sens du terme, tu as été un père impressionnant et parfois autoritaire, mais tu as travaillé dur pour atteindre le faite de la hiérarchie sociale et nous offrir l'insouciance matérielle. Maman a été et est toujours une mère merveilleuse, elle s'est oubliée, elle nous a tout donné et nous gardons tous de notre enfance le souvenir d'un bonheur tranquille.

Papa, Maman, je vous remercie tous les deux, ma dette est immense et je ne pourrai m'en acquitter qu'en la reportant sur mes propres enfants.

Réussir sa vie professionnelle, réussir sa vie familiale, être un bon père et un bon mari, avoir une vie sociale et, par-dessus tout, s'enivrer du meilleur de l'homme, courir les musées pour Léonard de Vinci, Cézanne, Soulages, Rothko, Dubuffet ; écouter Bach, Haydn, Mozart ; lire Dostoïevski, Proust, Flaubert, une vie n'y suffit pas.

Nous ne sommes que des moitiés d'homme accaparés par les petitesse du monde.

Aujourd'hui est un jour ordinaire, au collège Mac Donald tout proche... sur le chemin Senneville, la vie continue.

J'aurais tant voulu que ta vie se poursuive, j'aurais tant voulu qu'elle nous accorde un répit et que tu reviennes à Senneville pour t'asseoir avec nous

dans le salon. J'aurais tant voulu que tu puisses une dernière fois, un verre de cognac à la main, élever ton regard sur le Rothko puis revenir balayer la pièce et porter enfin, sur chacun de nous un sourire apaisé.

Tu vis dans chacun de nous, bien sûr par le sang que nous partageons, mais aussi par les traits de ton caractère que nous avons reproduits, chacun à sa manière, sous la forme d'une copie maladroite à l'identique, d'un double déformé marqué du repentir ou, tout simplement d'une réplique inversée.

Nous conserverons toujours de toi cette image d'un homme d'une grande détermination, de courage, de force de caractère, de respect d'autrui, d'ouverture d'esprit, d'un être constamment positif, et bien évidemment ton grand sens de l'humour que tu partageais si bien avec ton grand ami Denis Ménard parti trop tôt, et que tu as su conserver jusqu'à la fin.

Pas une seule fois tu t'es plaint pendant ton long séjour à l'hôpital, comme tu l'as fait ta vie durant malgré les lourdes responsabilités que tu avais. La seule fois où tu as évoqué ton travail de manière douloureuse est lorsque tu as dû annoncer leur licenciement à des collègues de travail.

Tu es à jamais présent dans notre cœur et dans nos pensées, pardonne-moi de ne pas avoir trouvé ni les mots ni le temps pour te le dire.

Maman est ici avec moi, ainsi que Louise, Muriel et Robert, Marc et Annie, André et Brynah, Jean et tous tes petits-enfants. Nous te disons au revoir mon cher papa

Le 4 octobre 2003, Jean et Nicole Guillier-de Repentigny